RENÉ KIEFFER

Ex Libris
JOHN AND MARTHA DANIELS

René Kieffer Reliures d'Art
47, Rue St André-des-Arts Paris

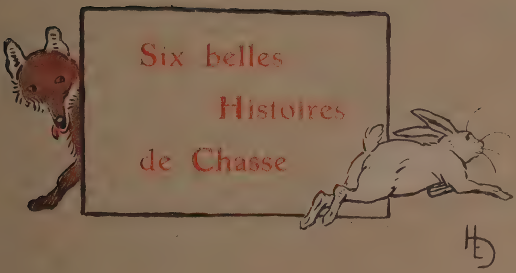
One of 50 copies with illustrations on China paper. 53 original pencil drawings.

1750.-

Exemplaire sur papier vert avec 53 dessins originaux reliés à la fin et une suite sur Chine

47/42

Six belles Histoires de Chasse


Six belles
Histoires
de Chasse

IL A ÉTÉ TIRÉ

50 ex. avec une suite et un dessin original
500 ex. sur papier Royal Melton
N°

Jérôme DOUCET

SIX BELLES HISTOIRES DE CHASSE

DESSINS

DE

Harry ELIOTT

LIBRAIRIE LECAMPION

A. BLAIZOT, ÉDITEUR

22, Rue Le Peletier

1907

Avant-Propos

J'ai trois bons vieux camarades : Snodgrass, Burl et Pickwick, ma rude compagne Dame Goutte, qui maintenant ne me lâche plus guère, j'ai une ancienne amie douce et généreuse, toujours plus pimpante et plus exquise avec le temps : Damoiselle Eau-de-Vie, quelques austères camarades que je néglige beaucoup : Messieurs Tomes, rangés comme des soldats du Roi à la parade sur les rayons poudreux de ma bibliothèque ; mais j'ai surtout — et ceux-là je les garde pour la bonne bouche — une foule d'amis éprouvés et fidèles : les souvenirs de ma vie.

Mes souvenirs ! — bons ou mauvais — je les chéris et me plais en leur habituelle compagnie. Comme un général, j'aime à les passer en revue et je m'attache volontiers à leur interminable défilé.

Ils sont classés par bataillons : Souvenirs de collège — pauvres vieux de la vieille, — Souvenirs d'amour encore fringants. — Souvenirs de chasse, cavaliers émérites, tireurs adroits...

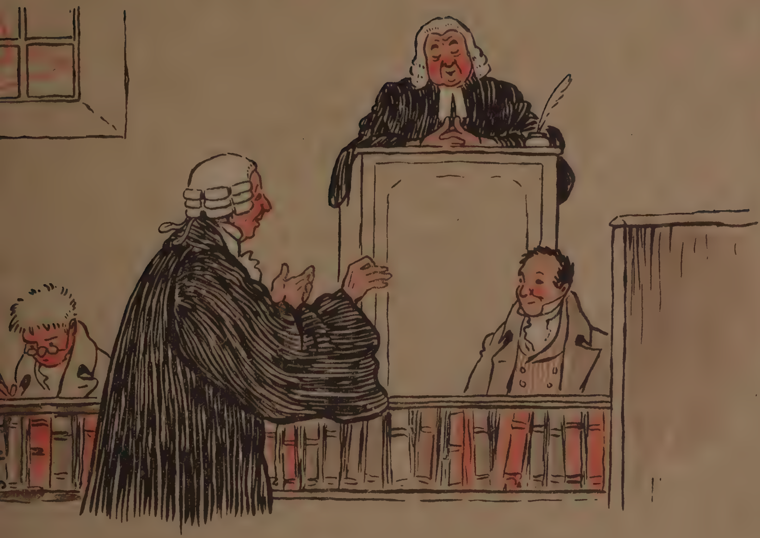
Souvenirs de chasse !... C'est en leur société que je passe les heures les meilleures, car ils ne m'ont apporté ni regrets, ni rancunes, ni jalousies, ni soupçons.

C'est bien fini, je ne chasserai plus, ma dernière équipée m'a guéri à tout jamais de mes velléités cynégétiques. Je reste sur mon renard — ma dernière victime — parce que je ne saurais rêver coup plus merveilleux, parce qu'aussi c'est plus prudent — presqu'obligatoire — de m'arrêter.

Je ne chasserai plus, mais je puis dire que j'ai chassé à ma guise depuis le jour où, pour mes dix ans, je tirai mon premier coup de fusil.

Cinquante ans depuis ont passé. Je me rappelle cette émotion exquise — le baptême du feu. Je veux vous la conter, puisque maintenant je suis le premier — peut-être même le dernier — à en rire, et puisque j'y suis, que je commence, je vous conterai aussi, au travers de ma vie, non pas mes chasses les plus giboyeuses, mais les plus curieuses, les plus spéciales de mes aventures, avec l'espoir que vous éprouverez à les lire un peu du plaisir que j'aurai eu à les revivre et à vous les conter par le menu.

La Chasse
au Lapin



Mon père était un avocat fameux ; jamais, vous dirait-on, il ne perdit la moindre cause confiée à sa parole. Son éloquence était si persuasive, sa connaissance des lois si approfondie; il avait en sa cave de si fameux crus pour arroser les dîners succulents que chaque semaine il offrait à ses bons amis de la magistrature...

Sa parole faisait loi. Allez au palais, on vous racontera comment, ayant un jour — par fantaisie — plaidé successivement pour les deux adversaires, les juges furent si embarrassés pour rendre leur sentence qu'ils ne surent qu'édicter et que maintenant encore, plus de cinquante années après, l'affaire est toujours pendante, le procès en suspens.

Parmi les clients de mon père — car goûter la chicane à sa sauce, c'était y prendre plaisir à jamais — se trouvait un gros propriétaire foncier des environs de Londres, chasseur enragé, en discussion continuelle avec ses riverains, dont il prétendait fouler les terres à sa guise, sans accorder en retour la moindre incursion sur les siennes.

Un jour, j'avais dix ans — et je me souviens de cette date mémorable que souligna ma première culotte à ponts — le dit plaideur arriva tout affairé, il voulut entretenir mon père immédiatement d'une chose grave, très grave ; j'entendis en entrant tout de go dans le cabinet paternel qu'il parlait de lapins, de fameux lapins qui...

En me voyant arriver, le brave homme me regarda un moment, puis s'écria — il y a des choses qu'on ne saurait oublier si lointaines soient-elles — « Le bel enfant ! C'est votre fils ! Vous ne pouvez le renier; il a votre front intelligent, votre œil malicieux. Ah, ah ! Nous en ferons un avocat fameux, un maître illustre, universel, comme monsieur son papa. » Puis il demanda d'un air grave : « Aime-t-il chasser ? » Ce à quoi mon père ayant répondu que j'avais été jusqu'à présent un peu jeune encore pour goûter à ce sport divin, le gros propriétaire foncier interrompit : « Eh bien, c'est sous mes auspices, par mes terres, dans mes chasses, sur mon gibier qu'il fera, lui, ses débuts... Vous voulez bien, n'est-ce pas mon jeune ami ? »

... Si je voulais...

Je dormis fiévreusement jusqu'au dimanche suivant où le brave homme vint me chercher lui-même dans son cab pour une fameuse chasse au lapin. Il dit à voix sourde à mon père une foule de choses, évidemment pour le rassurer, j'entendis seulement la fin : « ... je vous le ramènerai triomphal pour votre dîner ce soir. »

J'ai su depuis tous les détails du complot, les paroles basses à l'oreille paternelle. J'ai appris comment, pendant que nous arrivions, un garde était allé dans les clapiers chercher un lapin, le plus gros et le plus blanc pour que je puisse mieux le voir et le viser, et l'avait attaché, par la patte, à un petit arbre.

J'ai su cela et le reste, mais la vérité toute sèche et toute bête ne peut gâter, même aujourd'hui, le souvenir de ma première chasse, émotion incomparable pour un cœur de dix ans...

Au trot du poney vigoureux, nous arrivons bientôt à l'endroit désigné pour la fête. Je trouvai un joli petit fusil à deux coups tout chargé — portant sur un écusson d'argent incrusté à même la culasse, mon nom et mon prénom, s'il vous plaît, — une petite carnassière, un garde et un grand chien. « Votre chien », me dit l'hôte d'un air grave.

Dès les premiers pas, des oiseaux s'envolèrent ; je voulais tirer. « Futilité », déclara le plaideur à papa, posant sa main sur mon bras impatient, « attendons la grosse pièce. » La grosse pièce ! le cœur me sautait... Soudain, il me poussa le coude. « Tenez, en face, un lapin... à vous... »

J'épaulai, je visai, je tirai... pan, pan, les deux coups... et...

... Quand je rouvris les yeux, que j'avais clos instinctivement, j'aperçus le gibier — la grosse pièce — qui se sauvait à toutes pattes, poursuivi heureusement par le grand diable de lévrier — par mon chien. En quatre bonds il l'eut atteint et, battant sa queue, il nous l'apporta à pleine gueule.

J'ai su depuis — mais que m'importe, vous dis-je — que par un hasard invraisemblable, ma charge, au lieu d'atteindre l'animal ou s'éparpiller dans l'espace, avait rencontré la ficelle qui retenait le lapin captif par la patte ; le plomb avait haché le lien fragile, la bête — la grosse pièce — délivrée, s'était échappée ahurie...

Sans le lévrier la partie était manquée, la fête gâchée, le coup perdu, l'effet raté. Je mis la bête — la grosse bête — dans la jolie petite carnassière, qui du coup fut remplie, puis nous allâmes déjeuner — un déjeuner de chasse, s'il vous plaît. — Au dessert, je bus du café, je fumai un cigare — je sais comme vous qu'il était en chocolat, mais il valut bien les plus fameux londrès que je brûlai depuis. Je rentrai — triomphal — pour l'heure du dîner chez mon père.

Je demandai qu'on empaillât ma première victime — dont nous mangeâmes la chair qui me parut savoureuse comme pas une; elle est encore là-haut au grenier. Son poil, avec les mites, s'est raréfié — comme mes cheveux avec les ans, — sa vue me rappelle la triste réalité qu'elle me fit apprendre plus tard... Qu'importe, elle me remémore aussi des souvenirs bien doux : ma Jeunesse.

«Chasse gardée!»

CHASSE GARDÉE ! Si vous êtes chasseur, vous connaissez comme moi tout ce que ces deux mots ont d'ironique attrait pour celui qui court la campagne, en quête de quelque gibier : « chasse gardée » !

J'avais vingt ans et je raffolais de ce plaisir : la chasse ; pour gagner un petit bois où j'avais la permission de tirer d'innombrables lapins et un nombre respectable de faisans, je devais passer le long de la propriété d'un vieux rentier, propriété bordée de haies, hérissées çà et là de poteaux irritants : « chasse gardée ».

Le vieil égoïste! pensais-je chaque fois en passant; il est trop âgé pour chasser désormais et, par jalousie, il prétend empêcher les autres de tirer le beau gibier qui pullule sur ses terres, car il ne pouvait me venir à l'idée un instant que ces terrains enclos et défendus si absolument, que cette « chasse gardée » ne fut pas une chasse admirablement giboyeuse, où les pièces de toutes sortes devaient jaillir du sol à chaque pas. Sans cela, on n'eut pas pris le soin de me dire : « chasse gardée ! »

« Chasse gardée ! » Eve au paradis ne dut pas être plus tentée par l'arbre défendu.

Enfin, un jour n'y tenant plus, j'enjambai la balustrade, bien facile, du reste, à escalader ; Fox, au travers des barreaux, me suivit et nous arrivâmes enfin tous deux sur cette terre promise — ou plutôt interdite.

J'avançai, hésitant d'abord, plus hardi bien vite, en n'apercevant âme qui vive; j'osai même prendre en mains le fusil que je tenais encore en bandoulière, je l'armai, guettant de l'œil Fox déjà en quête vers un bosquet de prometteuse apparence, quand soudain — du dit bosquet — un animal, deux animaux inattendus surgirent inopinément — un garde hirsute, un dogue grondant.

« Jeune homme », fit le garde, en me désignant du doigt — le buste droit — un

des petits poteaux irritants, assez proche encore pour être très lisible, — ne sauriez-vous pas lire, par hasard ; n'avez-vous point compris ce que veulent dire les deux mots écrits sur la planchette : « chasse gardée ! » Si je les avais lus, grand Dieu ! Je balbutiai je ne sais trop quoi ; mais, vite reprenant mon aplomb, maladroit comme un jeune homme inexpérimenté, arrogant comme un gamin pris en flagrant délit de sottise, je répondis sottement : « Que m'importe ! »

« Ah ! C'est ainsi. Ah, ah, que vous importe ! Que vous importe d'enfreindre la défense et de violer la propriété d'autrui ! Suivez-moi ! » J'allais répondre : « Je vous suivrai, s'il me plaît », mais ici le dogue se mêla de la conversation, mâchonnant je ne sais trop quelle grossièreté entre ses dents d'une blancheur éblouissante.

Bref, je suivis le garde, il me conduisit à son maître.

C'était un beau petit vieillard, figure fine et narquoise, toute rose dans le blanc des cheveux et du jabot. Il me regarda un instant sans rien dire, le temps de humer, dans les sept temps voulus, une prise de tabac blond. Il rompit enfin le silence :

« Alors, mon jeune ami, c'est vous qui venez ainsi sur les « chasses gardées » ? Qui vous permit ?... »

Une inspiration me vint — la bonne cette fois, — je lui dis simplement, avec tout l'accent de la vérité, la tentation si souvent éprouvée, je fis appel à ses

souvenirs, à sa jeunesse, à ses propres folies; je mêlai à tout cela, par un adroit hasard, le nom d'un ami commun. Il souriait de plus en plus; enfin, il me tendit les deux mains :

« C'est bien, n'en parlons plus, faisons la paix — et pour la sceller — je vous offre un petit verre de Sherry... Savez-vous jouer aux échecs ? »

Vous pensez si je fus joyeux de cette solution inespérée, imméritée ; j'acceptai le Sherry et, par-dessus le marché, les échecs. Nous fûmes attablés bientôt devant l'échiquier tout dressé.

Mon partenaire était féru de ce jeu patient et savant, j'étais mollement enthousiasmé pour ces combinaisons ardues; joueur plus que médiocre, je fis pourtant la meilleure figure que je pus.

Et voici que, pendant la partie, se produisit soudain une apparition exquise derrière le grand fauteuil de mon partenaire.

Je me dressai, il détourna la tête : « Ma fille », dit-il, « je te présente M. Pickle ».

La jeune fille souriait en me tendant la main ; je la baisai aussi galamment que je pus.

Vous devinez la suite : elle est fatale comme la tentation à laquelle je succombai, je revins bien souvent sans fusil — invoquant le fallacieux prétexte des échecs, pour lesquels je me découvris ce jour-là une irrésistible passion — attiré en vérité par les grands yeux bleus de miss Nelly. .

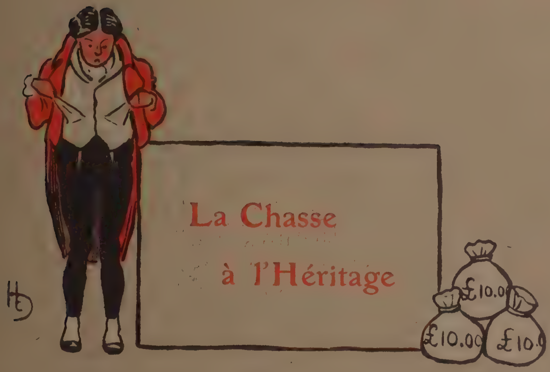
Je jouai, perdant imperturbablement à la fois par inexpérience et distraction — à la grande satisfaction de mon rival — mais gagnant, d'autre part, un peu plus chaque jour du cœur exquis de la charmante enfant.

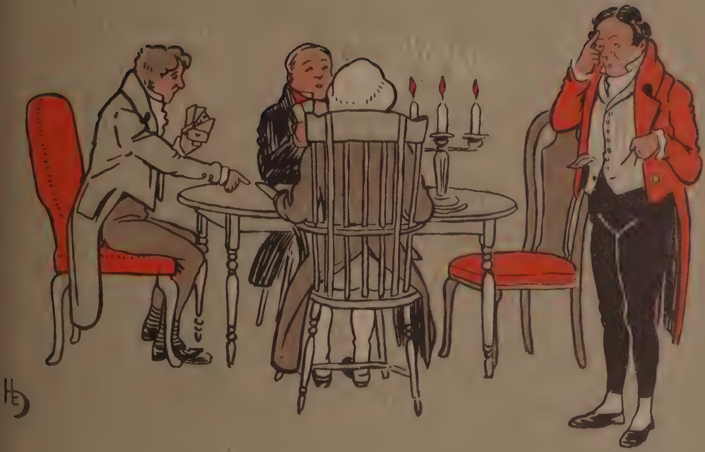
Si bien qu'un soir, pendant que — hasard ou malice — le papa s'était endormi sur un coup difficile, je mis genou en terre devant Nelly et lui déclarai mon amour, en lui demandant sa main.

Son père se réveilla à ce moment, je retrouvai le même sourire malicieux qui m'accueillit au premier jour; je balbutiai ma demande, il accepta et, deux mois après, j'épousai celle qui, trente ans durant, fut la charmante compagne que je regrette et pleure encore.

Pendant le temps des fiançailles, papa beau-père ne nous laissait pas seuls — par convenance — mais il comptait sans notre ingéniosité amoureuse.

Chaque jour, plusieurs fois même certains jours, quand il me croyait en train de chasser sur sa propriété, librement ouverte pour moi maintenant — désormais sans charme naturellement — et pensait que sa fille était bien occupée à broder son trousseau en rêvant, nous nous retrouvions, Nelly et moi, à la petite barrière, que j'eus l'audacieuse chance de franchir, et nous échangions nos tendresses et nos projets auprès du poteau fatidique : « chasse gardée ».


La Chasse
à l'Héritage



J'eus aussi, à mon tour, comme tant d'autres, hélas! la stupide et terrible passion du jeu.

J'y perdis, naturellement, très vite le plus clair de mes revenus et peu à peu même j'y engloutis le plus sûr de mon capital, si bien qu'un jour, après une forte culotte, je m'aperçus que cette fois j'étais au bout de mon rouleau.

Rien dans les mains, rien dans les poches, plus de terres à hypothéquer, de bijoux à monnayer, de billets à souscrire, d'usuriers à visiter, c'était la fin des fins.

Je me demandais avec une certaine anxiété si je n'allais pas prochainement coucher sous le pont de la Tamise — voire même dans son lit — quand soudain une inspiration géniale m'arriva.

Je me souvins d'un oncle, d'un grand-oncle, d'un très vieil oncle, absolument veuf et agréablement riche, auprès duquel jadis — par ordre calculateur de la famille — j'avais passé de lamentables journées soi-disant de vacances, dans une grande propriété, assez loin de la ville.

C'était un oncle à héritage, on me l'avait bien recommandé, légué, avec le reste. Or, le reste s'était évanoui entre les doigts d'Argine, si bien que cette diablesse de Dame de Pique ne m'avait plus laissé que ce vieil oncle riche et lointain.

C'était la dernière carte — le dernier atout peut-être — le caissier suprême, la banquier providentiel, auquel je pouvais m'adresser.

Comment allait-il me recevoir après une si longue absence ? N'allais-je pas me trouver en face de quelque jeune épouse inattendue, de quelque farouche servante, de quelque gouvernante plus ou moins fatale ? Le bonhomme n'était-il pas maintenant trop vieux pour reconnaître un neveu si peu fréquent ? N'était-il même pas mort — en me déshéritant — ordonnant de négliger dans les faire-part un neveu si oublieux, si ingrat.

Le galop des questions martelait ma cervelle, mais comme c'était la suprême et unique ressource...

Je me trouvai dès la première heure dans la cour de la diligence conduisant en une demi-journée au moins,

de cahots et de haltes, à la propriété de mon bon vieil oncle.

Il restait heureusement une petite place dans la guimbarde et quelques shillings dans un vieux carrick, que je n'avais endossé depuis quelques mois; c'était le tout ou rien jeté sur le tapis.

Je regardais la date, premier mars — mon anniversaire — j'avais trente ans. L'oncle... combien ?

Le cœur me battait fort en descendant devant la grille, fort enrouillée, de la grande propriété vite reconnue; il battait plus fort en approchant du cottage; il faillit se rompre et je pensai m'évanouir lorsque soudain je vis apparaître dans la porte heurtée le vieux John, l'antique valet de chambre de mon oncle, la mine retournée, les yeux rouges, les mains au ciel.

Je suis flambé, pensai-je, il est mort ; mais, me ressaisissant bien vite : « Eh bien, mon vieux John », m'écriai-je, « on ne me reconnaît plus ? »

« Ah ! Monsieur Jack, c'est le bon Dieu qui vous envoie ; votre cher oncle est au plus mal, j'ai peur qu'il ne passe pas la nuit ; le docteur est venu, il va revenir avec ses remèdes, il ne sait trop que dire, que faire. Peut-être que le plaisir de voir son parent donnera à mon doux maître une bonne émotion salutaire ou tout au moins adoucira ses derniers moments... »

Je respirai, il était temps encore peut-être ; j'arrivais en tous cas fort à pic.

J'avoue aujourd'hui — pour m'en punir — une vilaine pensée, qui heureusement ne dura pas : je songeais, lâchement, que je n'attendrais pas trop longtemps l'héritage...

Le bon John avait dit vrai : pâle, l'air d'un mort, mon vieil oncle, dans son lit, semblait irrémédiablement perdu. — Le docteur revint bientôt avec deux fioles — à tout hasard — et prescrivit un tas de choses ; je m'offris comme aide, comme garde, comme... infirmier, car dans la série des prescriptions il était dit, entre autres

drogues : « *Clysterium donare* ». — Je me mis donc bravement et franchement à la besogne ; d'heure en heure, je versais les potions, en agitant les bouteilles avant de m'en servir. Je fis avaler les pilules, je donnai le clystère, que mon oncle me rendit avec usure — c'était bon signe.

Bref, je le soignai si attentivement, si activement que, non seulement il passa la nuit, à la joyeuse surprise de John, mais que même le lendemain, quand revint le docteur, il déclara mon oncle sauvé pour cette fois — presque miraculeusement. « C'est à votre neveu », déclara l'honnête homme — rare modestie en la gent médicale — « c'est à votre neveu que vous devez un peu la vie ».

« A vous d'abord, docteur », crus-je convenable d'ajouter poliment.

« J'ai fait », continua-t-il, « ce que la Science et la Faculté m'avaient ordonné et appris, mais la précision de votre surveillance me fut le plus précieux auxiliaire ».

Je m'inclinais, le cœur joyeux au fond, ayant vite oublié mes premières pensées mauvaises d'héritier... sans le sou.

Au bout de quelques jours, mon vieil oncle se leva, à mon bras, sous l'œil attendri du bon John, il fit le tour de sa chambre, puis celui de la pelouse et bientôt celui du parc.

Il était rétabli pour longtemps, je n'avais plus qu'à retourner à Londres à me rétablir à mon tour.

Je lui témoignai un matin mon désir de regagner la ville — et quoique le besoin s'en fit impérieusement sentir, j'eus pourtant honte de taper au gousset. — « Je vous suis inutile à présent, il faut retourner au travail ».

« C'est bien », dit-il, « tu partiras demain si tu veux, j'ai un petit paquet à préparer pour toi ».

Le petit paquet était une belle et bonne pension. « Puisque tu t'y mets aussi pour prolonger mes vieux jours et te faire attendre plus longtemps l'héritage qui te reviendra un

jour, voici pour te remercier de tes soins et te permettre de patienter à l'aise sans regrets ».

J'achevai du coup de prendre le dégoût du jeu — ce mauvais conseiller. — En la bonne petite atmosphère saine de la campagne j'avais repris la santé, la bonne humeur, j'avais éprouvé aussi l'immanente justice, que rien au monde ne saurait entraver.

La Chasse
au Coucou

Je dus — un certain mois de décembre — il y vingt ans exactement, puisque je venais de doubler le cap de la quarantaine, aller, pour une vente de propriété, passer quelques jours dans un petit village, à quelques milles de Londres.

Snodgrass, par amitié et désœuvrement, m'accompagna. Pour tromper les lenteurs du temps et la monotonie du séjour, nous allions — malgré la neige — faire d'hygiéniques promenades, grands donneurs d'appétit.

Une après-midi que nous faisions ainsi sur la grande route notre bavardeuse déambulation, un petit cri soudain s'éleva à notre droite : « coucou ! coucou ! »

« Entends-tu ? », me dit Snodgrass, « le coucou chante ».

Et presqu'aussitôt, il ajouta : « Tu connais le proverbe : Si tu ne veux manquer d'argent l'an qui viendra, il faut que tu aies un shilling en ta poche ». Ce disant, il sortit triomphalement le shilling demandé de la poche de son gilet. Moi, je cherchais, je me fouillais en tous les coins, mais vainement je retournais toutes mes poches, j'avais laissé mon argent au logis.

Il se moquait, il exultait, il me blaguait : « Ah, mon pauvre ami, tu es sûr de ton affaire, pas un penny pour l'an prochain, la dèche noire, la gêne, l'ennui, à moins que dans le mois tu ne puisses, pour corriger le sort, abattre d'un coup de fusil à ton tour un coucou ».

Je ne croyais pas au proverbe évidemment ; je n'étais pas esclave de ces préjugés campagnards et naïfs. Cependant j'étais piqué au vif, mon âme de parieur — cette âme qui sommeille sous le crâne de tout bon Anglais — se réveille ironique et combattive, imprudente et audacieuse.

« Eh bien, je te parie... une discrétion, que j'abattrai le coucou demandé ». « Nous sommes le dix », fit-il, « il te reste vingt jours ». « Tope-là ».

On topa ; le pari était conclu, mon honneur était engagé.

Aussi, dès le lendemain, au petit

jour — harnaché tant bien que mal — je commençai mon affût dans les buissons secs et derrière les arbres dépouillés. Je tendais anxieusement l'oreille, j'écarquillais démesurément les yeux, je venais de préférence aux environs du lieu où j'avais entendu la

dernière bête. Nul « coucou » ne se faisait entendre à la ronde ; j'enrageais.

J'enrageais, regrettant ma crédulité bête, le pari stupide, d'autant que, malgré les heures interminables de la vaine attente, le temps passait, passait avec une effroyable vitesse ; il me restait bientôt dix jours à peine sur les vingt accordés.

Non loin de là, heureusement, se trouvait une petite auberge où l'on faisait une succulente cuisine, où la bière était savoureuse, où je pouvais me restaurer et combattre le froid de l'affût immobile.

J'y venais chaque jour, m'attardant un peu trop, balancé entre la gourmandise, le confort et le désir de ne pas perdre ce stupide pari — et l'aubergiste s'ingéniait à me proposer de petits plats délicieux que j'arrosais d'une ale incomparable.

Aussi, tout en maudissant cette satanée bête, ce coucou de malheur, que je n'arrivais pas à retrouver, je ne pouvais m'empêcher de lui savoir gré de ces agapes, que le hasard m'avaient procurées et que l'appétit rendait incomparablement savoureuses.

Or, un jour que, transi de froid, navré d'attente vaine et comptant anxieusement en ma tête les journées passées — il en restait deux, dont l'une déjà à moitié dépensée — je dévorais rageusement et délicieusement à la fois un salmis de bécasse, cuit à point, épicé à ravir, les yeux machinalement sur les chiens du fusil et l'oreille toujours aux aguets, voici que soudain, comme j'entamais la cuisse — morceau

de choix, quoiqu'un peu ferme — juste au-dessus de ma tête, le cri fatal, le cri tant attendu, se fit entendre : « coucou ! coucou ! »

Enfin ! m'écriai-je, sautant d'un bond sur mon fusil et, sans attendre, sans penser, sans réfléchir que je n'étais pas à l'affût, mais dans l'auberge, j'épaulai dans la direction d'un petit oiseau jaune qui toujours criait « coucou ! coucou ! » perché sur une boîte étrange, et je fis feu — pan, pan — des deux coups.

Un cri à mes côtés, suivi bien vite d'un rire, me rappelèrent à la réalité. Avec un fracas de ferraille, un boum très lourd parmi le cliquetis, une chose informe s'était effondrée sur le sol et parmi des débris de bois la petite bête jaune jetait un suprême « coucou ! »

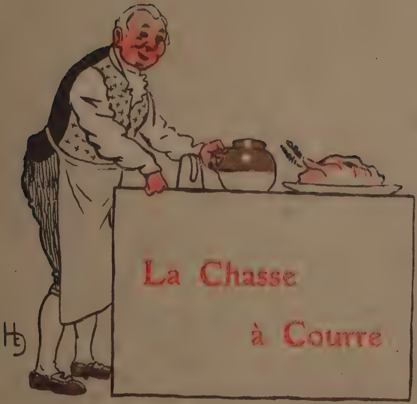
Je compris, un peu tard, la stricte réalité.

Mon hôte, la veille, pendant mes après-midi d'affût, avait reçu la visite de ces colporteurs savoyards, qui apportent de Genève ces étranges petits chalets de bois frêle, porteurs de poids, horloges amusantes dont un oiseau épèle les heures et les demie. Il était midi; j'avais, absorbé dans mon attente, confondu les heures et la petite bête, d'ailleurs, imitait à la perfection le cri simplet que j'avais entendu par la plaine.

Je n'avais qu'à payer, un peu vexé de ma naïveté pourtant, la petite horloge de Suisse à mon hôtelier, malgré lui souriant et moqueur.

Mais, en achevant ma bécasse toute refroidie, je songeai qu'après tout mon pari ne m'obligeait à rien de précis et d'absolu. Je devais, d'un coup de fusil, abattre un coucou, il n'était dit ni où ni comment. L'oiseau empaillé, raide sur son petit soufflet, faisait encore « coucou » — comme l'autre — j'étais sauvé.

Je le portai triomphalement à Snodgrass — rentré à Londres — m'attendant très narquois. Qui fut attrappé ? Ce fut cet excellent ami. — Que fut le pari ? Un dîner. Oh ! ce dîner... Du reste, l'an qui vint j'eus de la chance comme jamais, si bien que maintenant je crois fermement au proverbe : « Quand le coucou chante... »


La Chasse
à Courre

OH ! cette chasse à courre ! C'était le cauchemar de ma femme et de ma fille.

Chaque fois que je partais pour ce qu'elles nommaient « mes folles équipées » j'étais gratifié d'un sermon en trois points.

« Prends bien soin de ne pas tomber, fais attention à ne pas t'échauffer en trottant trop longtemps, n'arrache pas ton chapeau aux arbres, ne vas pas déchirer ton bel habit aux épines des fourrés... Vraiment, est-ce raisonnable pour un homme de ton âge ; est-ce convenable même, quand on vient d'atteindre la cinquantaine, de galoper ainsi, de faire le jeune homme, le joli cœur, au lieu de rester paisiblement au logis avec sa femme et ses enfants... »

Silencieusement — comme un passant sous une porte laisse passer l'ondée — je laissais achever la mercuriale, tout en prodiguant à propos de sages assurances, puis, quand je trouvais que j'avais décemment assez écouté pour pouvoir filer sans impolitesse — les gouttes se faisant plus rares — d'un invisible coup d'éperon je faisais partir ma bonne jument, je filais, lançant dans un cordial « à bientôt » mon plus aimable sourire.

Et quand je me savais hors de portée des oreilles les plus aiguisées, je laissais ma gaîté s'égrener en l'espace, en me remémorant les sages remontrances.

Ah, ma bonne amie ! N'ayez aucune inquiétude au sujet de votre coquin de mari. Non, le digne homme ne prendra pas trop chaud ; non, il ne tombera pas en courant le cerf ou le renard ; il n'accrochera pas son couvre-chef aux arbres — moderne Absalon ; — il ne déchirera pas son bel habit rouge aux broussailles, car... votre gredin d'époux — frémissez d'horreur ! — ne va pas à la chasse. La chasse à courre n'est qu'un fallacieux prétexte pour déserter le domicile conjugal.

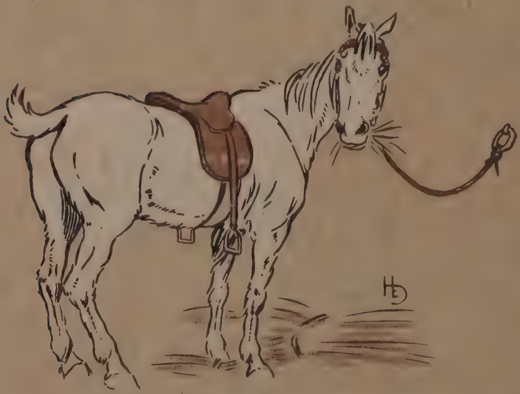
La chasse à courre... la prétentaine ? Non, Madame, ne rougissez point ; les plaisirs qu'il va chercher sont des plus avouables, des plus anodins ;... justement, ils ont besoin, pour être un peu relevés, d'un piment de mystère, d'une saveur de fruit défendu.

S'il vous disait où il va, il aurait moins de chance à s'y rendre, car vous n'y verriez rien de mal.

La chasse, le château, le gentleman farmer... tout cela, Madame, c'est un bon déjeuner dans une auberge, avec un vieil hôtelier, qui fait le punch comme feu Grog lui-même.

Ah, la coquette petite auberge à l'orée d'un bois ! Quelles délicieuses après-midi nous y passâmes, Pickwick, Snodgrass, Burl et moi !

Eux aussi disaient à leurs femmes — les misérables ! — qu'ils se rendaient à une chasse à courre. Eux aussi — les pauvres ! — subissaient la mercuriale conjugale. Eux aussi — ces infâmes hommes ! — éprouvaient un malin plaisir à cacher nos simples agapes.



Peut-être bien qu'aussi un peu d'orgueil se mêlait à nos innocents mensonges. Chasser à courre, ce n'est pas là la chasse de tout le monde. Il faut être bon cavalier, avoir de belles relations, être l'ami du maître de la forêt. Puis, cela donne l'occasion d'endosser l'habit rouge, qui fait bien auprès des femmes, fût-ce de votre vieille compagne, qui n'ignore rien de vos rhumatismes et de vos faiblesses.

COACHES
Harry Elliott

J'avais bel air, je vous assure, sur ma bonne petite jument blanche et je gage que — bien droit en selle — je ne portais pas mes cinquante ans.

La brave bête, du reste, se fatiguait peu à mes « chasses à courre » ; cinq petits milles séparaient l'auberge de mon logis.

Aussitôt arrivés, je l'attachais devant une mangeoire bien garnie et c'était pour elle aussi plutôt une partie de plaisir.

Un jour, cependant, elle trouva le temps long. Après avoir dévoré hâtivement son avoine et même mâché nerveusement de sa paille, elle tira si bien sur le licol, à hue et à dia, qu'elle parvint à le briser et, se sentant libre, s'élança au petit trot du côté de son... écurie.

Vous devinez la suite : en voyant ma monture revenir seule à la maison, pas un instant on ne douta d'une catastrophe.

« Je l'avais bien dit ! Est-ce qu'un homme de son âge devrait faire de pareilles folies ? Il croyait toujours avoir ses jambes de vingt ans ! » Et patati et patata. Mais à parole vive cœur généreux : ma femme, mon excellente femme au fond m'adorait — comme du reste je la chérissais pour toutes ses qualités, — hélant donc Bobby et Jack, appelant Ketty, voilà toute la maisonnée, lanternes en mains — car la nuit approchait — s'élançant par la route à la recherche de mon cadavre pantelant !

Il y a un flair — non classé — pour les femmes, qui cherchent leur mari... en défaut.

La mienne et son escorte — d'un trait — sans hésiter, suivit le chemin qui menait à l'auberge.

Ah ! ce n'était pas elle, à qui les ans avaient raidi les mollets, je vous assure qu'elle mena ferme le vieux Jack, empressé, et Ketty, sa fille, avec ses dix-huit printemps, et même Bobby, le groom, et ses jeunes jarrets trotte-menu.

Et voilà comment tout mon monde arriva droit devant l'auberge, au moment où, songeant à rentrer, nous regardions par la porte grande ouverte.

Le tableau complet apparut dans le cadre des chambranles, bien éclairé et typique. « Ah ! ah ! voilà la chasse à courre... et moi qui tremblais !... »

Rassurez-vous, tout s'arrangea. La joie de me retrouver sain et sauf effaça vite le dépit...

Ce fut, du reste, pour ma punition, ma dernière « chasse à courre. »

La Chasse
au Renard

DAME Goutte franchit le seuil de mon logis, pour me fêter la soixantaine. C'est une personne acariâtre et tenace, fantaisiste et pourtant fastidieuse, son humour est de mauvais aloi. Dieu vous garde de son insupportable compagnie, surtout si vous êtes chasseur.

Chaque fois, depuis lors, que je me disposais à quelque bonne partie, crac, la gueuse me retenait par la patte et mon docteur me déclarait solennellement

— pour cinq shillings — que tout remède serait pis que le mal et que je n'avais qu'à rester tranquillement dans mon fauteuil tant que la crise durerait.

Un matin que j'étais vissé sur place par une des fantaisies de cette vieille sorcière, voici que John m'apporta au

courrier une grande enveloppe, dont je flairai l'envoyeur avant même de l'avoir touchée, dont je devinai, sans l'ouvrir, la séduisante teneur.

C'était, à n'en douter, une invitation à la chasse de la part de mes trois vieux amis.

Je vous les ai déjà souvent pré-

sentés : Snodgrass, ce pince-sans-rire, le grand narquois de Burl et le jovial, le gros malin, l'incomparable Pickwick, dont la renommée, que dis-je, la gloire est universelle.

Vous l'avais-je dit ? La lettre était d'eux, écrite par Pickwick. Il s'agissait d'une chasse au renard. D'une chasse au renard ! Au diable la goutte, les prescriptions de la Faculté.

Je me fis habiller tant bien que mal, je me bottai — d'un pied s'entend — et, soutenu par mes deux laquais, je me fis mi-porter à mon cheval.

Oh ! hisse, en selle, tant bien que mal, en route !

En route ! Une chasse au renard ! Je m'y serais fait porter plutôt par quatre-z-officiers, comme défunt Marlborough.

Maintenant le renard n'avait qu'à se bien tenir — et moi aussi.

A nous quatre, Snodgrass, Burl, Pickwick et moi, il ne pouvait nous échapper.

Je ne dis pas que je me sentais solidement en selle, comme de coutume ; j'avoue que dans ma patte gauche je sentais fréquemment des fourmillements de mauvaise augure — de

désagréable impression. — Cependant, la joie de chasser le renard, la conscience de mon rôle important dans ce quatuor d'excellents virtuoses, me donnaient le courage et l'aplomb nécessaires.

Maître Renard fut tôt débusqué. Hardis, les gars !... La chasse commence !

Hélas, à la première haie, voilà mon cheval qui hésite — la rosse ! — Il sentait mollir ma pincette et, se disant sans doute que si je tenais à passer l'obstacle, il n'était peut-être pas nécessaire qu'il le franchît aussi, il m'envoya tout net — pour ne pas contrarier mes projets — autrement toutefois que je ne l'attendais... au delà de la haie.

Ce ne fut ni long ni difficile ; je vidai les étriers — ou plutôt l'étrier — avec une obéissance qu'un cavalier comme moi n'aurait jamais eu, s'il eût possédé ses deux jambes.

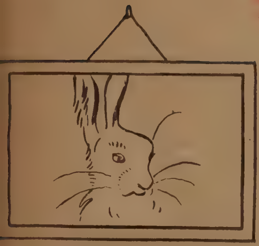
Je ne fis qu'un geste, un beau geste, rappelant à la fois le nageur qui plonge et l'acrobate qui fait le saut... périlleux, et plomm... je vins m'asseoir — me coucher presque — sur un sol assez doux, élastique, vaguement comme un fauteuil dont les ressorts feraient dans un craquement complet un vouache !!! effroyable et... vivant.

J'étais tombé sur le renard. Telles deux planètes, suivant leur route divine en l'espace, se rencontrent parfois en un hasard providentiel, nos deux trajectoires avaient eu les points de contact.

Qu'importe le moyen, si la réussite couronne l'œuvre ; le renard était pris, bien pris, par moi — tout seul — sans chiens, sans fusil, sans rabatteurs et sans amis.

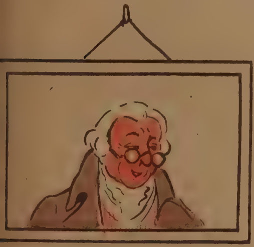
J'ai fait avec sa peau un tapis et maintenant, lorsque Dame Goutte s'entête à me tenir compagnie, je le mets sous mes pieds ; il me tient chaud et me rappelle ma dernière chasse, non la moins imprévue et la moins glorieuse.

TABLE



La chasse au lapin, p. 7

« Chasse gardée ! » p. 19



La chasse à l'héritage, p. 31

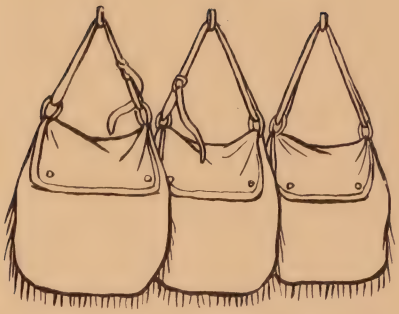
La chasse au coucou, p. 43

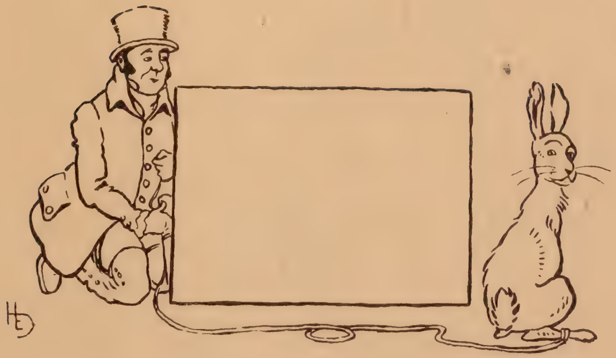
La chasse à courre, p. 55

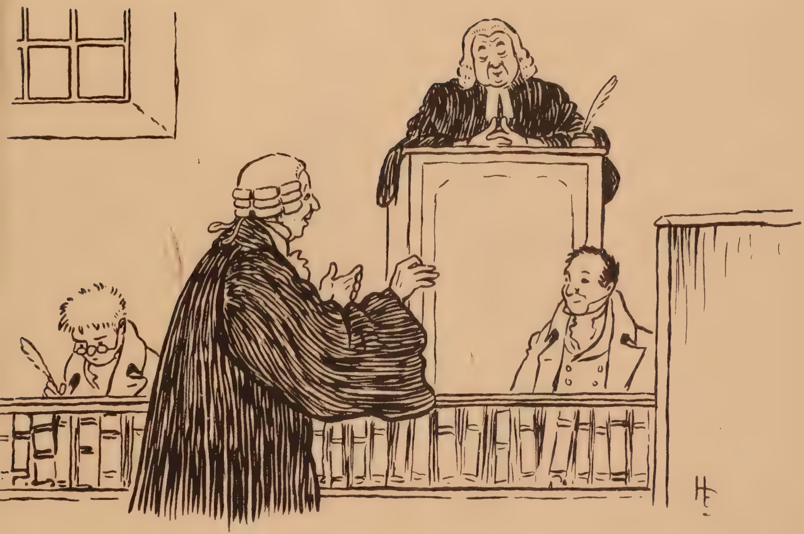
La chasse au renard, p. 67

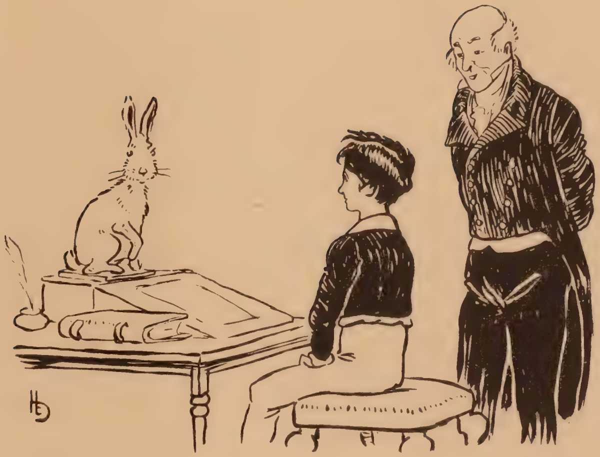
IMPRIMERIE "LA SEMEUSE"

○ PARIS ○

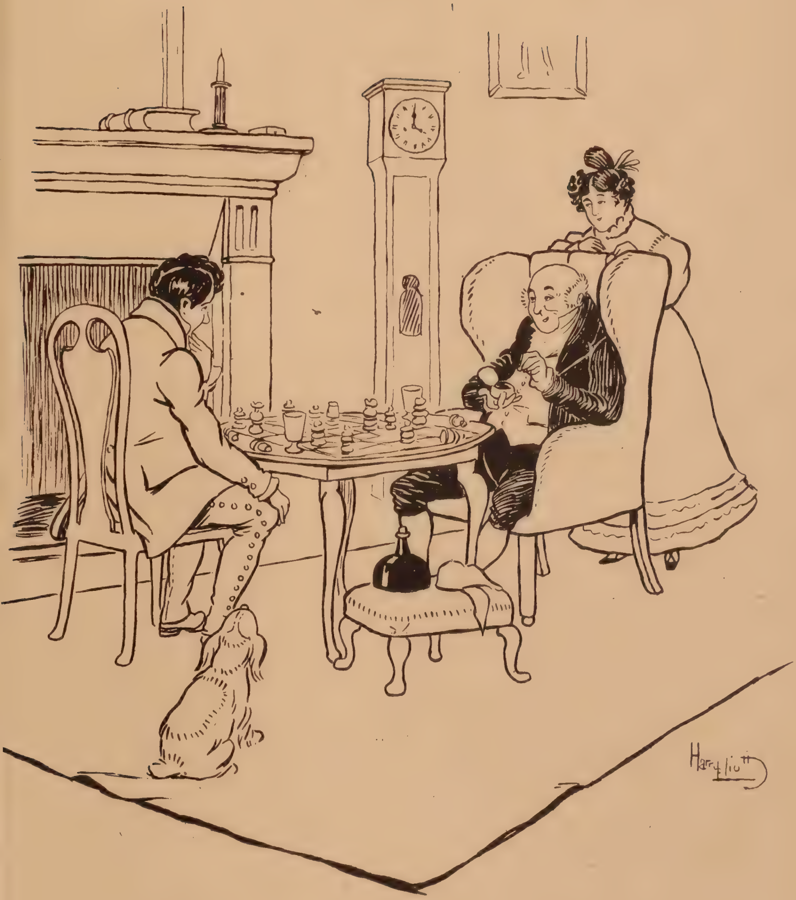




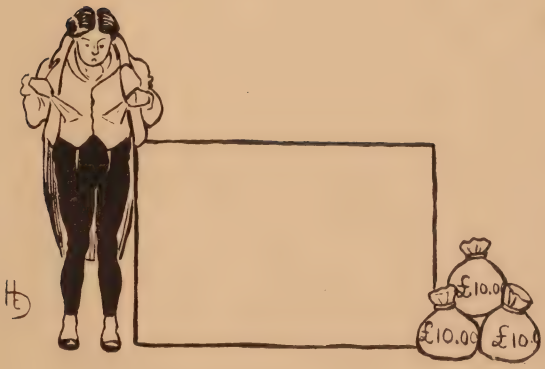


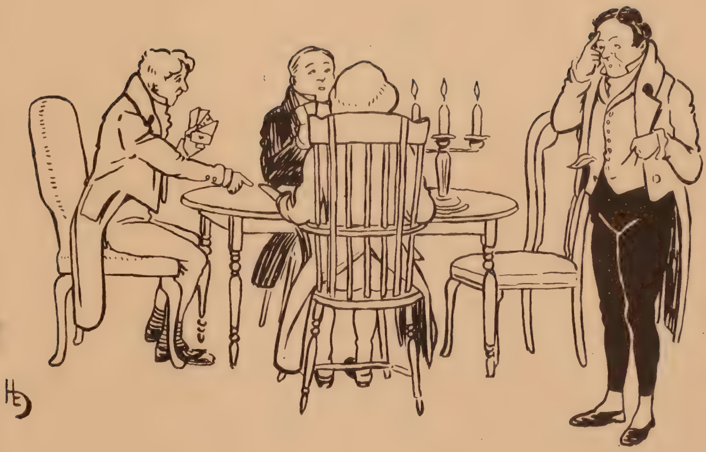


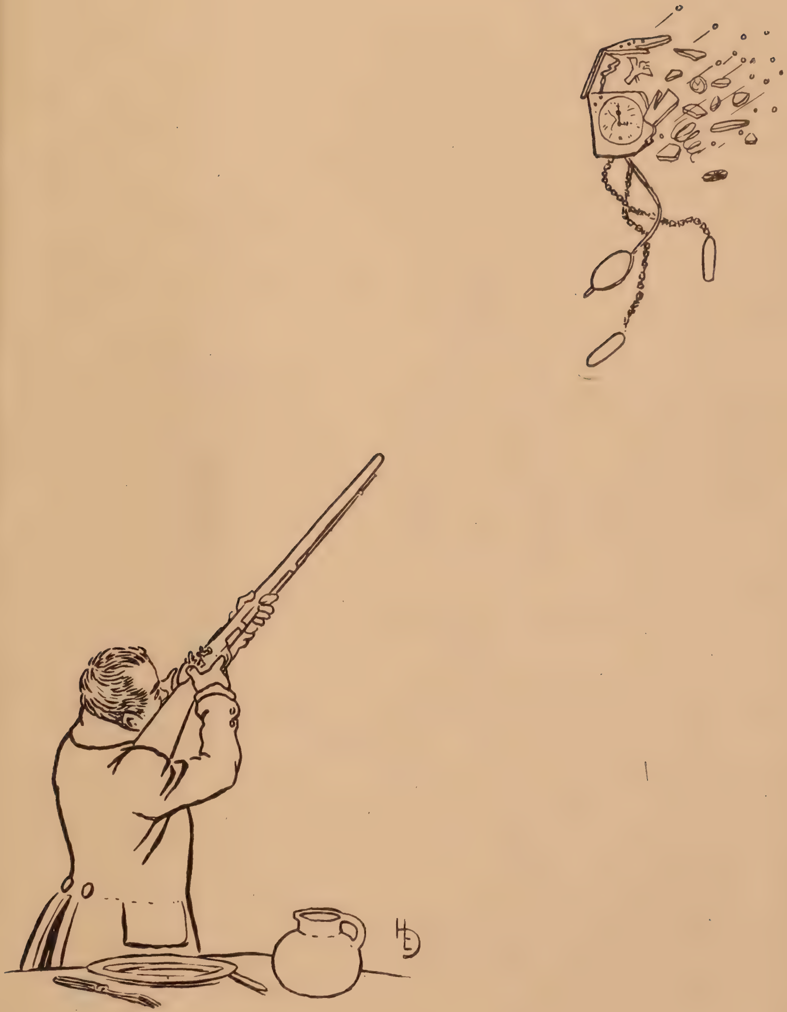
CHASSE GARDÉE

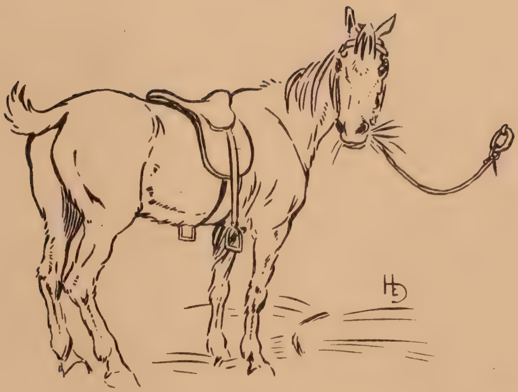


CHASSE GARDÉE

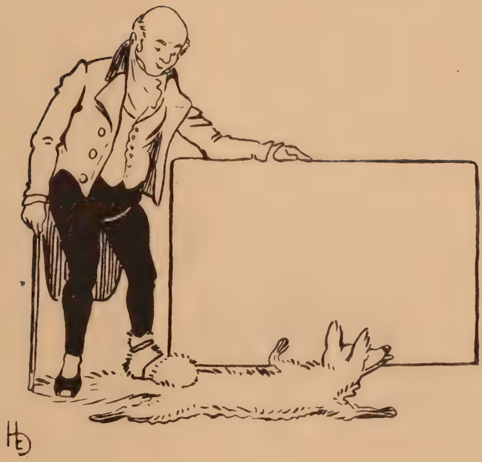

£10.0
£10.00
£10.

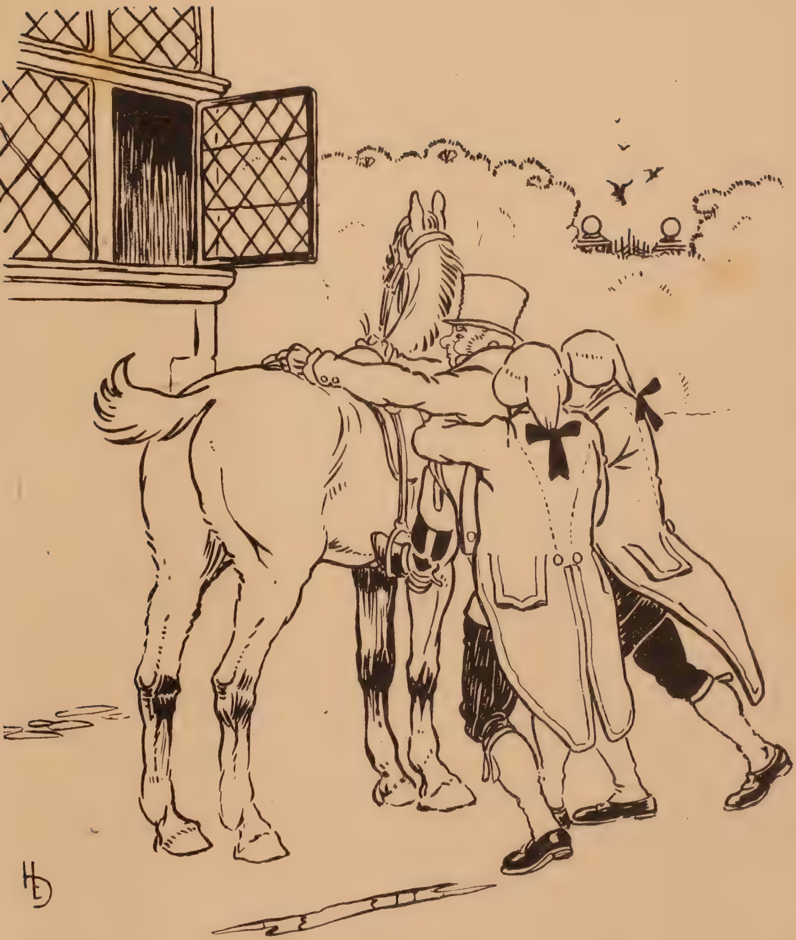


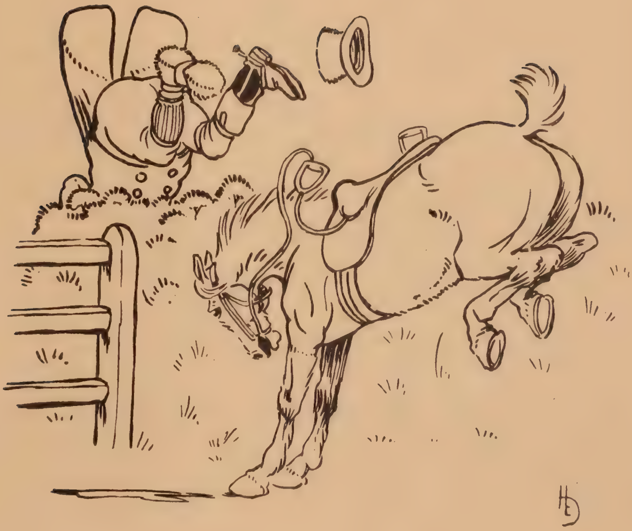


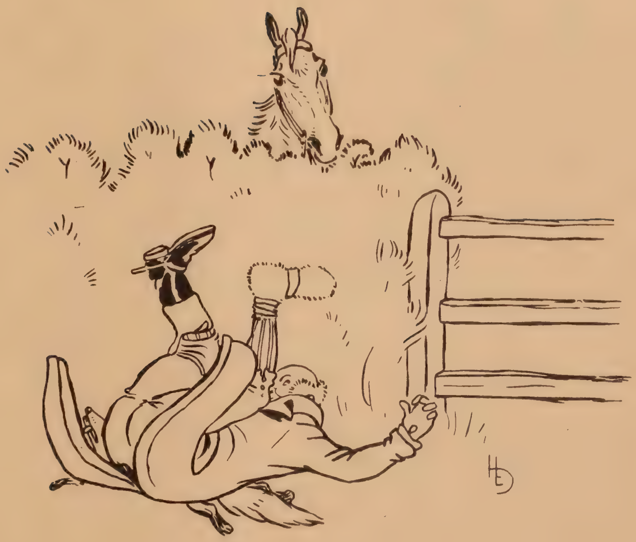


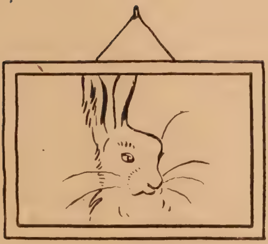
COACHES
Harry Elliott

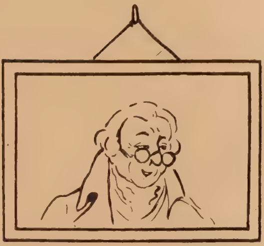
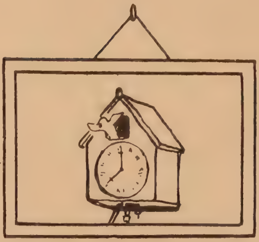






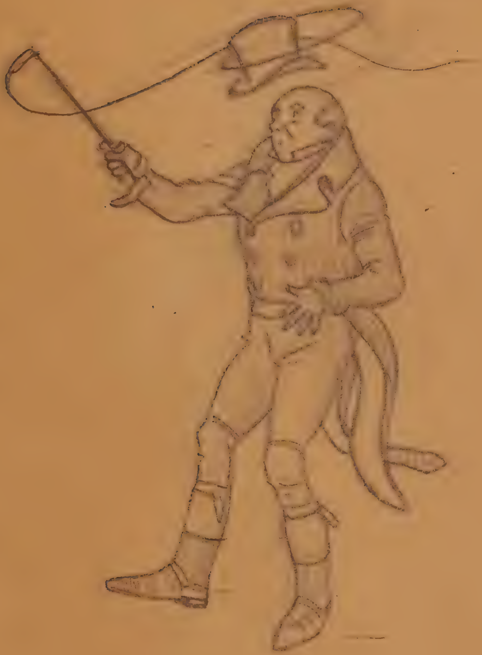


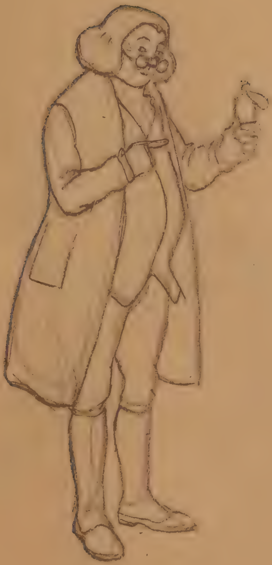


24

28



33

40